

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur,
W. H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES: { No. 2, Rue Grant, St. Roch.
 { No. 7, Ruedes Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie au N^o. 2, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; et le du Jeudi en a 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de *un shelling* par mois, ou dix *shellings* par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq *shellings* par année. On n'enverra pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DEPOTS

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez M. E. GINGRAS, marché de la Haute-Ville, et chez M. ANT. MATTE Basse-Ville.

AGENTS.

Montréal.—Chez M. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois-Rivières.—Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désiraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3. Québec, 30 Novembre, 1840. No. 3.

MÉLANGES.

LE RÊVE.

Épinay-sur-Seine est un assez joli village à quatre lieues de Paris, traversé par la grande route de Rouen. C'est un de ces suaves paysages qui servent de repos après les hivers de Paris, une de ces petites villes où l'on aime à venir l'été oublier les bruits du monde, endormir sa pensée, une de ces étoiles perdues dans un océan d'étoiles! Épinay fut autrefois une cité, mais elle a suivi le cours des choses de cette terre; il le fallait, car soit hasard, soit providence, il est écrit que tout doit s'éteindre. Après avoir été une cité, Épinay devint un village, et ainsi que les vieux noms et les antiques généalogies des nobles familles de France sont oubliés ou enterrés sous une poussière de parchemins, ainsi l'on ignore que les rois de la première race y eurent une maison de plaisance, que Dagobert y tint des assemblées, et qu'enfin il y mourut, lui léguant son souvenir, qu'il n'a pas conservé.

À côté de la maison de campagne de Mme. Montmorency-Luxembourg, on voyait l'année dernière une espèce de villa italienne, construite d'après les caprices d'un général de l'empire et d'une jolie femme corse. Cette villa était ravissante de simplicité, bâtie en pierre, et entourée d'un parc immense qui l'ombrageait l'été et lui servait de ceinture. À l'époque que nous retraçons, le soleil d'août avait depuis six mois abandonné Épinay, et ses rayons arri-

vaient pâles et refroidis dans les branches dépouillées du jardin ; les guirlandes de feuilles étaient tombées des arbres ; une couronne de neige, ce lincoln de l'hiver, les remplaçait ; les maisons de campagne ne retentissaient plus de cris joyeux ; les allées des parcs ne voyaient plus de promenades au soir, de douces pressions de mains, de regards échangés, et les bosquets ne recueillaient plus de tendres paroles, de folles déclarations, de soupirs interrompus. Epinay est une de ces villes qui ne vivent que six mois de l'année : au retour du printemps, elle se pare de fleurs et d'habits de fête ; quand l'automne l'abandonne, elle s'habille de deuil et s'environne de silence et d'oubli. Cependant, lorsque vint l'hiver de 1831, deux de ses habitans préférèrent son séjour monotone au bruit de la capitale, ses plaisirs purs aux soirées étincelantes du faubourg Saint-Germain, sa solitude aux bals et aux spectacles. L'un s'appelait le lieutenant-général Luggi ; l'autre Juana, jeune fille de dix-neuf ans, et d'origine corse.

Onze heures venaient de sonner à la paroisse d'Épinay, tout était silencieux dans la villa du général ; cependant, si quelqu'un eût traversé l'antichambre et le salon, écouté quelque tems à la porte de la chambre à coucher de Juana, il aurait entendu comme un bruit de soupirs, comme le mouvement parfois interrompu d'une respiration douce et suave ; la jeune Corse dormait encore. Cette chambre à coucher offrait bien aux regards tout ce qu'une coquette de femme peut inventer : de longs rideaux de soie recouvraient éternellement les fenêtres ; Pété, afin que les rayons d'un lourd soleil ne pénétraissent pas dans cet asile de paix et d'amour ; l'hiver, afin que la bise n'arrivât qu'affaiblie à l'oreille de la jolie dormeuse, et ne suspendît point le sommeil qui se posait sur son front, que le chagrin et la douleur n'avaient pas sillonné.

Au milieu de cette pièce toute délicieuse, était un guéridon de citronnier avec des gueules de lion aux trois angles, sculptées admirablement par un ouvrier de Florence ; des tableaux flamands pendaient aux murs ; c'étaient quelques-unes de ces merveilleuses peintures qui expliquent tout le caractère d'un peuple ; l'un représentait une orgie campagnarde avec ses jeunes filles aux jupons courts, avec ses Allemands aux faces rieuses et soufflées : avec ses danses du Nord naïves et brûlantes ; plus loin des pots de bière, des tables cassées, des verres à demi remplis, et partout l'expression de la gaieté et du bonheur : Teniers avait signé ces tableaux !

En face, et comme pour servir de pendans, quelques portraits par Rembrandt, ceux du bonhomme Six, du docteur Faustus et d'Uytendogaer, compositions surhumaines et très-recherchées aujourd'hui.

Sur le marbre de la cheminée apparaissait un démon aux ails bruyantes et ouvertes, à la bouche pleine de malédictions, aux ongles crochus, un démon enfin reproduisant une des plus bizarres diableries de Callot, sculpté en marbre, et tenant dans sa main une lampe de vermeil d'où jaillissait une lumière pure, comme pour expliquer, parodie sanglante des choses de ce monde, que le bien donne incessamment la main au mal, les douleurs aux joies, le satanique au divin ! En effet, demandez, non pas au jeune homme qui essaie la vie, mais à celui qui y est entré à grands pas, si tout n'est pas déception et erreur, il vous répondra que le bonheur n'est qu'une grimace agréahle de l'adversité, le sourire une contraction nerveuse, et l'amour un accouplement de deux souffrances ! Ainsi, cette lampe qu'un démon soutenait, n'était pas seulement un objet de luxe, mais une leçon profonde.

Nous n'irons pas plus avant dans les secrets d'une jolie femme, car la chambre à coucher est souvent le reflet des cœurs de nos dames ; elles y posent l'hôtel dont elles sont la divinité. Qui de nous n'a pas consulté, dans le cours de son orageuse existence, rencontré un cœur qui répondit au sien, n'où joue qui ait été brûlée par un de ses baisers, un regard qui se soit perdu dans son regard, une bouche qui ait soupiré son nom ? Que celui-là résume en un instant tous les bonheurs passés de sa vie, qu'il se replie sur lui-même, qu'il feuille dans ses souvenirs les plus enivrans, qu'il se rappelle ses félicités les plus parfaites, et il comprendra que le boudoir et la chambre à coucher d'une jolie femme, française ou italienne, espagnole ou corse, ne sont que les rayons plus ou moins prolongés de son âme. En Italie, cette terre toute volcanisée, à côté d'une madone étincelle la lance d'une dague : l'amour n'y apparaît que sanglant ou emporté ; en Angleterre la passion, est insolente, en France, elle a passé en habitude ; mais en Corse ! si quelqu'un de nous connaît ce pays, qu'il se rappelle l'humour haineuse de ses habitans, ces duels héréditaires, et ils diront, avec nous, que l'amour concentre là, quand il est partagé, plus de feux qu'en Espagne ; lorsqu'il est trompé, plus de haines qu'à Venise ; et qu'enfin la Corse a inventé pour lui ce mot terrible et sonore : la vendetta.

Qu'il est doux à voir, à contempler dans toute sa beauté, le sommeil d'une jeune fille ! On l'aperçoit à chaque minute s'appesantir sur les yeux fermés de la dormeuse, se jouer entre les cils de ses paupières, glisser comme un souvenir doré sur ses joues. Pour moi, j'ai vu bien des fois en ma vie ces femmes plongées dans cette divine extase qu'on appelle repos ; je suis demeuré bien des heures au chevet d'un lit somptueux ; bien des femmes aux cheveux blonds, aux visages roses, bien des jeunes filles au teint hâlé par l'influence du climat méridional m'ont apparu dans ces fugitifs instans qui me firent alors croire à la possibilité d'un paradis sur la terre. Mais j'ai toujours préféré une femme aux cheveux bruns, à la figure pâle, au corps délicate, un de ces êtres fragiles qui ne semblent tenir au monde que pour aimer et s'en aller après ; et, lorsqu'aux heures du sommeil, leurs lèvres frémissaient, leur bouche s'entr'ouvrait, qu'un doux rêve descendu d'en haut berçait de pensées suaves leur âme enfantine, je n'aurais pas donné mon bonheur pour celui des élus.

Ainsi était Juana ; les cheveux bruns, le visage si pâle, qu'à peine si l'on pouvait y soupçonner l'existence.

Juana avait dix-neuf ans, les yeux bleus, une taille si ravissante qu'on l'eût étreinte dans ses deux mains. La Corse était sa patrie ; elle passa son enfance sur ses montagnes, et au milieu de ses bois, ne connaissant qu'une ville, celle qui reçut ses premiers cris ; qu'un ciel celui qui la recouvrait ; d'amour, que celui qu'elle portait à sa mère ; et lorsque son enfance, et passée, une autre ville la reçut, un autre ciel l'abrita, un autre amour entra dans son cœur. Pauvre fleur transplantée, ou l'amena en France où elle essaya de vivre, ne pouvant mourir !

Juana rêvait alors, et il fallait que ce fût de douces choses, de ces choses qui soulèvent seulement le sein des jeunes filles, car pas le moindre usage ne ridait son front ; et pas une pensée de terreur ou de remords n'altérait l'arc de ses sourcils. Dix-neuf ans, âge heureux, où nul chagrin n'est incisive, où nul chagrin n'est éternel, où le désespoir n'effleure pas même le cœur. Dix-neuf ans, époque toute de joie, où l'on entre sans crainte dans la vie, où chaque minute apporte une jouissance, où chaque jouissance est pure et sans arrière-pensée, où l'on ne vit que pour le présent, où l'on oublie ce qui n'est plus, où l'on ne compte pour rien l'avenir. Juana était heureuse et rêvait. Par momens, sa jolie tête blanche s'agitait sur l'oreiller ; elle courait partout elle avait des caprices, même en songe. Et puis, quand son visage d'enfant venait à changer de place, que ces légers soupirs débordaient de son cœur plein de soupirs, ses lèvres frémissaient, et d'inévitables paroles s'expiraient au bord de sa bouche, comme le murmure d'une onde près d'un gazon de fleurs. Ensuite, par un mouvement machinal, elle retirait sa main pâle contre les couvertures soyeuses, et la plaçait sur son front qu'on eût cru presque virginal, tant il était empreint de candeur innocente.

Tout-à-coup le songe, qui n'avait eu pour elle que de riantes images, que de suaves idées, se changea ; tout-à-coup une trace de chagrin se répandit sur ses joues et les blanchit, ses sourcils se contractèrent, le sang se retira de ses lèvres roses ; sa respiration devint embarrassée, comme un poids énorme eût fatigué sa poitrine, les soupirs s'étouffèrent, et sa main se raidit.

— Luggi, murmura-t-elle, ne m'arrachez pas à mon pays, ne me séparez pas de ma mère ! — De grosses larmes glissaient de ses yeux sur ses joues. — Luggi, continuait-elle, comme une suppliante et les mains jointes, ne m'abandonnez pas ; séparée de votre amour, je mourrais. Eh bien ! oui, je quitterai ma mère, emmenez-moi loin d'ici, toute patrie sera la mienne, puisque je suis avec vous ; tout ciel sera le mien tant que votre regard me sourira ! — Et, comme si ces paroles avaient brisé son âme, sa tête, un instant soulevée, retombait sur le lit, et le songe l'abandonnait. Quelques momens après, Juana était en France, un milieu d'un bal ; emportée par la foule, elle tournoyait sur le parquet aux accords d'une invisible musique, et voilà que tout-à-coup elle se gissa d'enrêler ses bras ; un autre l'a subitement remplacée, et en passant devant une glace aperçut son Luggi se passionnant près d'une autre femme. Juana s'arracha des bras qui la retenaient, traverse les salons, froisse les toilettes des danseuses, et vient se placer devant le miroir. Un général qui r. çoit en riant ses reproches.

Et toute la figure de la jeune Corse était méconnaissable alors, les veines de son visage se gonflaient à vue d'œil, son bras devenait menaçant. Elle ouvrit la bouche : un cri s'éleva, de sa gorge ; cri de rage et d'amour, qui sortait d'une bouche d'ange et ressemblait à une malédiction de damne.

Juana s'éveilla, jeta autour d'elle un regard épouvanté, s'étonna de ne pas trouver à côté d'elle celui qu'elle aimait, regarda dans la glace posée au fond de l'alcove, ajusta ses cheveux, et sa souris à plusieurs reprises et laissa négligemment retomber sa tête sur l'oreiller.

LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 30 NOVEMBRE, 1840.

COMME QUOI LE CHEMIN DU ROI CONDUIT TOUT DROIT EN PRISON.

L'ordonnance de nos fortes têtes (lisez : bêtes, si vous aimez mieux; je n'y tiens nullement) est venue répandre la terreur chez tous ceux qui se font traîner et qui traînent les autres. Personne ne sait au juste à quoi s'en tenir; c'est un chaos épouvantable. On dit qu'à Montréal on a beaucoup de peine à faire suivre la loi, par la raison bien simple que nombre de personnes ne la comprennent pas et qu'il est inné chez l'homme de ne se soumettre qu'avec répugnance à des réglemens injustes et tyranniques. Or ils doivent être assurément tyranniques les réglemens qu'on ne peut mettre en force qu'à force de force.

Discutons maintenant la chose un peu sérieusement néanmoins, car si l'utilité de la nouvelle innovation se trouvait suffisamment démontrée, il serait absurde de s'y opposer aussi vivement. Il voudrait mieux en finir tout d'un coup des anciennes traînes et carioles que de persister et de n'amener ce changement qu'à la longue : il serait assurément injuste que ceux qui font les frais de nouvelles voitures eussent à souffrir de la négligence des retardataires. Nous dirons pour commencer que nous pensons que le nouveau plan n'amènera nulle amélioration, qu'au contraire il sera d'un effet opposé et nous allons dire sur quoi nous appuyons notre raisonnement. D'abord on cite l'exemple des États-nis et du Haut-Canada; mais dans ces pays les chutes de neige sont beaucoup moins considérables et inégales qu'ici, et là cependant encore l'usage des sleighs n'empêche point les cahots.

Nous pouvons affirmer que nous avons vu à New-York, lorsqu'il est tombé seulement dix-huit pouces de neige, plus de cahots que nous n'en avons jamais vu à Québec ni à Montréal. Il serait facile de prouver que Broadway est fort souvent presque impraticable, la surface de sa chaussée ressemblant alors à une mer agitée, ressemblance qui a sans doute donné l'idée de construire, comme on l'a fait, plusieurs des omnibus ou voitures publiques qui parcourent cette rue en forme de chaloupes ou de petits navires. Nous nous sommes risqués nous-mêmes quelquefois dans ces embarcations de nouvelle espèce et nous pouvons assurer que l'illusion était complète. Il est vrai de dire que pour la rendre plus palpable encore les conducteurs avaient soin de chavirer leurs passagers fort souvent.

Cependant on ne voit aux États-Unis ni traînes, ni carioles. Mais la neige n'y tombe jamais en aussi grande abondance, ce qui permet d'ouvrir les chemins sur toute leur largeur. Il nous semble que si on se fût contenté de faire placer le travail des traîneaux en dehors, cela eût suffi. La forme des lisses ne changerait rien à leur effet; leur hauteur ne fera que nuire pour battre la neige fraîchement tombée. Quant à placer le cheval à côté de la voiture, c'est une idée qui ne pouvait venir qu'au Conseil Spécial par l'habitude qu'il a contractée de vouloir tout faire marcher de travers. Le tirage du cheval se trouvera considérablement

menté et comme l'ornière où il sera contraint de marcher sera plus vite usée, et par là plus profonde que le milieu et le côté droit, les voyageurs auront l'agrément de pencher constamment à gauche, ce qui ajoutera sans doute considérablement à l'agrément des promenades sur la neige surtout quand on aura une dame près de soi. Il est heureux que les sociétés de tempérance fassent des progrès sans cela ! les culbutes n'eussent point été rares.

Tandis que nous en sommes sur les voitures d'hiver peut être ne serait-il pas déplacé de citer le moyen qu'on emploie avec succès pour ouvrir les chemins en maints endroits de la Suisse, pays où les chûtes de neige sont aussi très considérables et où comme ici elle s'amasse en bancs énormes lorsqu'elle est poussée par le vent. Nous ne savons pas si ce moyen serait praticable ici, vu que le froid est beaucoup plus intense. Chaque village possède une machine qui se compose tout simplement de deux planches fortement fixées, en forme de V et munies au bas de roulettes tranchantes afin de les empêcher de descendre trop avant. On attèle à la partie angulaire un nombre suffisant de chevaux. On conçoit que cette machine mise en mouvement a l'effet de jeter la neige de chaque côté et de n'en laisser qu'une épaisseur modérée. On passe après cela sur cette neige des rouleaux très lourds tirés aussi par des chevaux ; ils ont l'effet de la battre suffisamment. Cette opération est faite régulièrement après chaque bordée de neige. Quand les bancs sont trop élevés, chaque habitant disponible est appelé, on ouvre le chemin à la pelle et on fait transporter la neige dans le champ voisin. Cela, il est vrai serait fort difficile en Canada où les villages sont éloignés les uns des autres ; cela pourrait cependant se faire dans les villages même qu'on laisse ordinairement encombrés jusqu'au printemps. Nous n'avons jamais vu de *cahots* en Suisse, et cependant on attelle les chevaux exactement devant la voiture. On y voit du reste aussi des trameaux (*sleighs*), des trains, des carioles, de toutes les formes, de toutes les couleurs, ce qui prouve que la forme des voitures n'y fait rien. Il est vrai d'ajouter que l'hiver n'y dure que trois mois, quatre au plus ; tandis qu'en Canada il existe un règlement pour enlever la glace des rues au premier jour de Mai !

Notre conseil spécial devrait pour faire quelque chose de raisonnable passer une ordonnance enjoignant à Dieu de ne nous envoyer que douze pouces de neige ni plus ni moins et défendant au vent de la colporter ailleurs. Cela ne serait pas plus absurde que de prendre un malheureux qui n'a pas compris une loi incompréhensible, de lui faire payer l'amende parce qu'il veut se promener sur les grands chemins comme on l'a fait depuis trois cents ans, et de l'envoyer en prison, en la compagnie édifiante, instructive et amusante de quatre sergents de police,

ASSEMBLÉE DES COMMIS MARCHANDS.

Il y aura demain mardi une assemblée générale des jeunes gens liés avec le commerce en détail, qui veulent demander à fermer leurs boutiques et magasins de meilleure heure que de coutume. Nous désirons bien que cette rébellion (car on nomme rebelles tous ceux qui demandent ce qui leur devrait appartenir) ait plus de succès que l'autre. Il sera fait dit-on une longue adresse contenant tous les griefs de cette intéressante classe remuante, parlante, comptante et mécontente. J'aimerais à suggérer à messieurs les commis (s'ils n'y ont déjà pensé) l'idée de s'élever aussi fortement que possible, mais avec toute la politesse et

les ménagemens que demande un pareil sujet, contre la fashionable coutume d'aller *shopper*, c'est-à-dire parcourir les magasins, par manière de distraction avec l'intention bien claire de ne rien acheter, habitude qui est descendue de la grande dame à la simple ouvrière et qui occasionne une perte de tems dont les bas de messieurs les maris, les habits de messieurs les frères menacent d'avoir à souffrir sérieusement. Il est tout-à-fait bon genre maintenant de partir dès le matin pour ces sortés d'excursions bouleversantes. Quatre ou cinq amies s'en vont gaiement et caquetant dans les boutiques les mieux pourvues de marchandises les plus assorties de commis, mettre tout sens dessus dessous, marchandises, commis, étalage, comptoirs et magasins.—"Monsieur voilà une étoffe charmante et qui me conviendra, je crois, voulez-vous me la dérouler?—J'ai plusieurs châles à choisir voulez-vous me montrer cette pile.—"Il me faut un assortiment de dentelles, vous en avez me dit-on de magnifiques, veuillez m'ouvrir vos cartons.—Voilà un drap superbe pour manteau celui-là me plairait infiniment.—Laissez moi je vous prie essayer de vos plus jolis gants, etc. etc. Puis quand on'a couvert les comptoirs, déroulé cent paquets de dentelles, dépareillé ou défiguré mille et quelques paires de gants, demandé le prix de chaque chose sans en offrir aucun, on part après avoir répondu d'un air moqueur : Vraiment vous n'avez rien de bon goût, rien d'assez riche, rien d'assez nouveau pour moi.—Je me déciderai.—Je n'achèterai rien pour aujourd'hui.—Excusez-moi, je vous prie." Bienheureux le commis encore quand on ne lui lance pas quelque jargon sur sa manière de recevoir les pratiques, sur la mauvaise qualité de ses marchandises.

Il n'est pas étonnant que les patrons aient besoin de leurs aides durant la soirée pour rétablir l'ordre parmi les marchandises livrées au pillage durant le jour. Je crois que messieurs les employés s'exempteraient bien des embarras, en même tems qu'ils rendraient service à bien des chefs de famille s'ils glissaient adroitement dans leurs plaintes de galantes observations aux dames et demoiselles, les priant de prendre en pitié l'affreuse condition des commis aux abois et de vouloir bien désormais renoncer autant que possible à cette déplorable méthode d'aller inspecter et renverser tous les lieux où sont exposées des marchandises, dans le but secret de faire croire aux jalouses qu'on mène grand train, qu'on fait chaque semaine toilette neuve, qu'on a de l'argent à gaspiller, à jeter par les fenêtres des magasins.

Si la suggestion ne plaisait pas à ceux de messieurs les commis qui ne sont point fâchés d'avoir de fréquentes occasions de faire les jolis cœurs auprès du beau sexe, nous les prions humblement de nous excuser, leur laissant de plus le choix de leur propre conduite. Nous espérons aussi que ceci ne nous attirera point le courroux du beau sexe, parceque la colère ride le visage et que les rides chassent les adorateurs.

COUS DES MARCHES.

On nous reproche souvent que notre feuille ne contient jamais d'articles d'utilité ni rien d'intéressant pour la majorité de nos lecteurs. Je vais vous montrer ce que la majorité des lecteurs entend par des articles intéressants :

Un marchand me rencontre l'autre jour et me dit :—Savez-vous que j'aime votre journal ; véritablement il m'en dit plus sur vos affaires que tous les autres ensemble ; c'est dommage que vous n'y mettiez pas des annonces, sans cela je

Je souscrirais à aucune autre feuille. Je vous conseille d'y mettre des annonces. Tout le monde prendrait alors le Fantasque.

Un avocat.—Le Fantasque est un journal impayable ; il nous amuse et nous instruit. C'est bien fâcheux qu'il ne rapporte pas tout ce qui se passe en cour. Vraiment vous devriez venir aux tribunaux ; vous rapporteriez les causes importantes et les plaidoyers de beaucoup de nos avocats qui se croient des phénix. Cela intéresserait tout le monde et serait fort utile.

Un politique.—Mon cher je suis un des plus grands admirateurs de votre inimitable publication. Il n'en est certainement point que j'estime davantage ; mais je regrette beaucoup que vous ne veuillez point y insérer toutes les nouvelles importantes étrangères et intérieures ; cela compléterait le Fantasque. Tout le monde le lirait.

Un docteur.—Sans contredit le Fantasque me plaît infiniment. Mais, comme dit Boileau, il faut joindre l'agréable à l'utile. C'est pour cela que je voudrais vous suggérer une idée importante qui n'est encore venue à aucun éditeur de journal et qui ferait fortune cependant. Vous devriez consacrer une partie de votre feuille aux sciences. Par exemple la médecine, la chirurgie seraient un beau champ pour cela. Vous pourriez visiter journellement les hôpitaux, décrire les accidents singuliers, les cures importantes, les opérations habiles. Tout le monde s'arracherait votre journal.

Une demoiselle.—Mon doux ! c'est-il impatientant de lire votre Fantasque ; on n'y comprend rien, il n'y a jamais de mariages ni de naissances. Moi qui ne lis les gazettes que pour cela ! Si j'en faisais une je n'y mettrais que des modes, des bals, des mariages et des baptêmes ; quelquefois des décès pour m'amuser ; il me semble que le monde trouverait cela plus intéressant que toutes vos nouvelles littéraires et vos mélanges politiques.

Une femme de ménage.—Mon mari veut absolument prendre votre Fantasque. Moi je dis que c'est une dépense extravagante. Encore si l'on y voyait le prix des denrées cela servirait à quelque chose. Mais non, rien que des histoires en l'air, bonnes tout au plus pour des têtes sans cervelle. Mettez les prix du marché, sans cela je jette votre feuille folle au feu.

Il serait trop long d'énumérer toutes les améliorations qui me sont suggérées par de bons amis au goût desquels cependant je ne puis acquiescer. En effet si le Fantasque était couvert d'annonces, de procès, de nouvelles, de littérature, de bras et de jambes coupés, ce ne serait plus le Fantasque mais bien une immense feuille aussi lourde que large, qui nous coûterait fort cher et que personne ne lirait. Je refuse donc tout net. Mais il faut être plus gracieux envers les demandes du beau sexe dont pour rien au monde je ne voudrais m'attirer l'animadversion. Les oreilles m'en tremblent seulement d'y penser. Je dirai donc d'abord à la demoiselle que si je n'inscris pas les naissances dans mon journal c'est que je trouve que les pauvres innocents qui arrivent en ce monde pervers sont assez malheureux de naître sans qu'on aille encore doubler leur infortune en la publiant. Quant aux mariages, si l'on publie toutes les unions je ne vois pas pourquoi l'on ne publierait pas aussi toutes les désunions. Or comme cela m'entraînerait à des chapitres interminables, je dois y renoncer totalement. Pour ce qui est des décès, le sujet me paraît un peu lugubre pour figurer déceimment avec les plaisanteries mondaines dont nous faisons ordinairement notre pâture. Vient à présent la suggestion de madame la femme de ménage. C'est le seul de tous les conseils que je suivrai, car je respecte infiniment la femme de mé-

nage. Vraiment la femme de ménage est le seul être vivant dont je reconnaisse la nécessité. Pour lui plaire il n'est rien que je ne fasse. Voici donc le résultat de mes recherches et des renseignements que j'ai pris.

Nous annonçons avec peine que le prix du beurre est très-élevé. Ceci provient de ce qu'on envoie tout ce que l'on peut trouver de cet article, chez monsieur Thomson, marchand, à Montréal, qui en réserve une prodigieuse quantité pour toute la durée des élections.

La même hausse s'est fait sentir dans le miel. On suppose que c'est pour la même raison.

La paille est aussi très-recherchée. Tous les malheureux habitans du Bas-Canada essaient de s'en approvisionner car ils prévoient bien que si les affaires continuent sur le même pied ils seront bientôt réduits à cette couche.

Il n'y a presque plus d'avoine; tout le monde en mange.

Les carottes sont abondantes. Jamais on n'en a tant tiré que cette année.

Idem pour les choux. On ne voit que cela.

La viande est à un prix modéré excepté pourtant la vache enragée qu'on nous fait manger et payer fort cher. Les têtes sont abondantes mais la cervelle est rare. Les langues vont bien.

Le prix du tabac va hausser. Ce n'est pas étonnant : tant de personnes fument. Autre cause de rareté : Malgré que nul n'y soit disposé, le gouvernement veut à toute force qu'on le prise. C'est à en faire éternuer. Que le bon Dieu le bénisse !

Venons au sucre du pays. Cet article subit de grandes variations. Pour l'obtenir en poudre il faut veiller au grain ; les marchands craignent qu'on ne lève les droits sur la cassonnade ; en ce cas le sucre ne serait pas blanc. Hélas ! on est accoutumé de nos jours à tant de procédés amers que force est bien de prendre les choses en douceur.

Le bois croit encore.

La laine pourrait être moins rare : il y a tant de bêtes à tondre.

Les marchands de liqueurs et de boissons fortes se plaignent hautement des poursuites qu'on leur a intentées et des taxes qu'on veut leur imposer ; ils commencent cependant à mettre de l'eau dans leur vin.

L'esprit diminue depuis l'introduction des sociétés de tempérance.

On n'est pas d'accord sur le prix du savon ; les uns m'ont dit qu'il baissait, d'autres qu'il haussait ; qu'il y ait erreur ou non je m'en lave les mains.

La chandelle se donne pour rien ; on n'est pas plus éclairé.

Le charbon est à un prix exorbitant. Des monopoleurs s'en sont emparé à l'insu du public ; c'est une affaire des plus noires.

Le foin n'a jamais été à plus bas prix. C'est dû au départ des officiers du gouvernement.

Le cuir pourra se donner pour rien on a tant tanné depuis quelque tems.

Nous espérons que notre estimable femme de ménage sera satisfaite des informations que nous lui fournissons sur l'état des marchés. S'il est quelque article que nous ayons oublié nous la prions bien de nous en prévenir afin que nous puissions remplir cette lacune.

Notre poulet ne sait point encore à quelle époque il doit proclamer l'union. Il est comme l'oiseau sur la branche.